

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 10

Artikel: Le capitaine Adrien Balédent
Autor: Mayer, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339951>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le capitaine Adrien Balédent.

La *Revue militaire suisse* a un devoir à remplir, celui de rappeler le souvenir d'un de ses collaborateurs mort au champ d'honneur, le capitaine Adrien Balédent. Elle le fait par la plume d'un autre collaborateur, toujours fidèle, qui l'a particulièrement connu et qui mieux que tout autre était à même ainsi de retracer sa carrière et sa belle fin.

J'ai connu Balédent en 1901. Il était alors lieutenant au 87^e d'infanterie à Saint-Quentin, où déjà sa personnalité s'était dégagée. Il était arrivé à ce régiment en 1896, je crois, ayant servi dans le bataillon de chasseurs à pied, y étant devenu sous-officier, et étant passé par l'école de Saint-Maixent.

Les chasseurs à pied ont, dans l'armée française, une place à part, des traditions caractéristiques, qui en font un corps d'élite. On y prend certaines habitudes, un certain « genre », qui marquent d'une empreinte assez profonde et que Balédent garda assez longtemps.

Voici quels furent ses débuts, d'après un des camarades qui le connut à ce moment-là, qui le « chaperonna » quelque peu — en y mettant d'ailleurs beaucoup de discrétion quand il eut senti qu'il avait affaire à quelqu'un d'assez ombrageux, — et qui y gagna de devenir son ami :

Payant beaucoup de sa personne, toujours présent du commencement à la fin des séances d'instruction, il ne quittait jamais son unité pour bavarder avec un camarade. De même que les officiers de chasseurs à pied, il ne déroulait jamais sa pèlerine, même sous une pluie battante, et se laissait tremper jusqu'aux os, uniquement pour prêcher d'exemple aux hommes ; enfin, il n'était pas rare, au cours d'une marche militaire, de le voir portant au dos, pendant une pause entière, le sac d'un homme fatigué, en vue d'éviter à celui-ci de quitter les rangs.

Jusqu'alors, Balédent n'était que ce qu'on peut appeler un bon instructeur : il n'avait pas encore trouvé sa voie. Le chef qui, à mon avis, exerça, à ce propos, sur lui une influence déterminante fut notre lieutenant-colonel, mort depuis : le lieutenant-colonel Magnier, véritable fanatique dont nous retrouvons les qualités et les défauts chez Balédent, qualités et défauts poussés à l'extrême, précisément à cause de ce manque de discernement qui l'empêchait de faire la part des choses.

Le lieutenant-colonel Magnier avait l'habitude de crier bien

haut que personne ne faisait ni ne savait rien ; à l'entendre, il n'était environné que de paresseux et surtout d'incapables, de « crétins », pour employer son expression (et ceci est un terme que, à un moment donné, Balédent avait adopté, et qui revenait à tout propos dans ses discours).

De tous les auteurs militaires, un seul trouvait grâce aux yeux du colonel Magnier : c'était Maillard, qu'il citait à toute occasion, et dont les officiers devaient appliquer les principes dans des thèmes tactiques que, de temps à autre, il leur faisait traiter par écrit.

Balédent s'intéressa vivement à ce genre de travail, et même s'y passionna...

D'autre part, il se livra, je puis dire avec frénésie, au sport de la bicyclette : il fit l'acquisition d'une bicyclette pliante, système Gérard, et, dédaignant le rôle d'utilité et d'agrément de ce genre de sport, il s'y adonna sans mesure, et dans le but unique de totaliser des kilomètres et d'accomplir des performances.

Il entra dans la compagnie Gérard, que j'eus l'occasion de voir de près aux grandes manœuvres du Nord (1897), auxquelles j'assistai comme arbitre et où elle faisait ses débuts.

A ce titre déjà, elle attirait l'attention. De plus, j'étais attaché à la cavalerie. Or, à ce moment-là, le cyclisme était considéré, bien que fourni par l'infanterie, comme faisant partie intégrante de l'arme de l'exploration, c'est-à-dire de la vitesse.

Le capitaine Gérard était un officier très sympathique, d'un esprit extrêmement ouvert, d'une merveilleuse fertilité d'imagination, servie par un sens pratique que j'admirais beaucoup, si bien que je me liai avec lui.

Aussi, quand j'eus quitté l'armée à la suite de circonstances que les lecteurs de la *Revue militaire suisse* n'ont peut-être pas oubliées (elles leur ont été racontées dans la « Chronique française » d'août 1907), vint-il me voir. Et c'est ainsi qu'il fut amené à me parler d'un de ses lieutenants qui, par l'intransigeance de son caractère, avait déplu à certains de ses chefs, et qu'il cherchait, en conséquence, à faire déplacer, sans que ce changement de corps eût le caractère d'une disgrâce, c'est-à-dire avant qu'il fût prononcé par mesure disciplinaire.

Ce lieutenant était Balédent. Intéressé par ce que son capitaine m'avait dit de lui, je voulus le voir. Il me séduisit par sa sincérité, par son ardeur, par sa facilité de travail, et par une chaleur de cœur que sa spontanéité mettait bien vite en évidence. Il avait quelque chose de fruste, qui lui donnait de

l'originalité. Il était tout d'une pièce, comme on dit, et singulièrement vivant, toujours prêt à passer à l'action. C'était un passionné, dont les choses militaires étaient l'unique passion. Il manquait de culture générale, mais sa culture professionnelle était étendue, variée, solide. Il manquait de finesse et n'avait pas le goût des nuances ; mais il rachetait ces insuffisances par la netteté et la promptitude de ses décisions, n'étant pas arrêté par les objections qu'on fait volontiers lorsqu'on a le sens critique développé. Bref, avec de grandes qualités, il n'était pas dépourvu de défauts. Mais ceux-ci et celles-là, s'ajoutant, se combinant, se contrariant, se paralysant, formaient un ensemble piquant et savoureux.

Nos relations ne tardèrent pas à devenir très intimes. J'étais heureux de sentir en lui une force : cette force avait besoin d'être canalisée, et je m'employais à la contenir, à la diriger, à la mettre en œuvre. Il se plia volontiers à la discipline que je cherchais à lui imposer. Il me témoigna la plus entière confiance, beaucoup de gratitude et une affection qui trouva sa manifestation dernière dans le legs qu'il me fit de son carnet de campagne, en me chargeant de le publier après sa mort.

Ce n'est pas qu'il ait toujours été docile à mes directions. Il avait trop d'indépendance de caractère, d'abord, pour les suivre. Peut-être aussi n'avait-il pas tout le discernement nécessaire pour voir le chemin souvent tortueux que je lui traçais. Il aimait les solutions simples. Il avait peine à admettre qu'on lui répondît autrement que par oui ou par non. Je lui trouvais trop d'assurance dans l'esprit et trop d'intransigeance. Il me reprochait ma modération et mon scepticisme. Il confondait le doute cartésien avec l'indécision. Il était peu sensible aux scrupules de la conscience : sachant qu'il ne voulait rien que de bien, il ne s'embarrassait pas de considérations accessoires, et il allait droit devant lui, sans tergiverser.

L'opposition de nos deux natures, la différence de nos cultures, de nos origines, de nos formations et aussi de nos âges produisirent bien des heurts entre nous, mais sans jamais amener de rupture, même momentanée. Nous avons entretenu une correspondance qui est volumineuse, et nous nous sommes

beaucoup vus. Je crois que personne n'est entré plus avant que moi dans l'intimité de sa pensée, — au point de vue professionnel, s'entend, car c'est à peine s'il m'a initié à sa vie privée et à ses affaires de famille. Mais c'est le militaire de qui je parle ici, et, en tant que militaire, je le connaissais bien.

Il se livrait d'autant plus volontiers à moi qu'il ne doutait pas de la véritable admiration que j'éprouvais pour l'âme d'apôtre qu'il y avait en lui. Il avait besoin de répandre ses convictions. Il avait besoin de sentir ses subordonnés en communion de pensée avec lui. C'était un instructeur fougueux et un éducateur passionné. Mal servi par une éloquence tumultueuse, peu maître de sa parole, il n'en exerçait pas moins une action profonde sur ses auditeurs. Sa mimique suppléait au mot qui ne venait pas. S'il lui arrivait de formuler des préceptes en termes obscurs, l'exemple qu'il donnait restituait à sa pensée toute sa signification. Car il avait une grande précision dans l'esprit, — peut-être même une trop grande précision, parce qu'il était un simplificateur, un « schématisateur », ce qui, d'ailleurs, est une qualité lorsqu'il s'agit de vulgariser ou d'enseigner.

Je lui suggérai d'étendre le champ de son action et d'atteindre le public par la plume, puisque sa parole ne pouvait porter que sur un cercle restreint d'auditeurs. Il accepta l'idée avec enthousiasme. Mais, là encore, il était embarrassé par la difficulté qu'il éprouvait à exprimer sa pensée. Personne plus que lui n'a démenti plus catégoriquement l'affirmation que « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement ». Il écrivait énormément, mais il ne savait pas composer. L'insuffisance de son instruction littéraire se traduisait par du désordre dans l'argumentation, par de l'impropriété dans les mots dont il se servait, par une ponctuation d'une fantaisie inimaginable, par des bizarreries de style dont il n'avait nullement conscience, ne possédant à aucun degré le sens du ridicule.

Ces insuffisances ne l'empêchèrent pas de se mettre au travail avec sa fougue accoutumée. Elles ne l'empêchèrent pas d'obtenir le succès que méritait la valeur intrinsèque de son enseignement. Sa première publication (*Trente problèmes tactiques*, Chapelot, 1903) fut appréciée, et, dès lors, il publia une

série d'ouvrages dont *L'infanterie à la guerre*, qui vient d'être couronné par l'Institut, et surtout *L'infanterie en un volume*, qui a bien vite éclipsé tous les manuels similaires, et dont 35 000 exemplaires ont été enlevés dans les trois ou quatre mois qui ont suivi sa mise en vente (1909). La guerre même n'a pas atténué la vogue de cet ouvrage.

Entre temps, il m'avait accompagné aux manœuvres de 1905, et, pour marquer le concours que m'avaient apporté son activité, son intelligence et ses judicieuses observations, j'avais associé son nom au mien, par une sorte de contraction, en mettant la signature « Emilien Balédyer » au bas du compte rendu qui a paru dans la *Revue militaire suisse*. Ce pseudonyme m'a encore servi pour différents articles dont il m'avait soit suggéré l'idée, soit fourni les éléments.

Les travaux auxquels il s'était appliqué avaient tous pour objet la préparation à la guerre. Aussi la mobilisation le trouvait-elle tout prêt. Il l'eût acceptée joyeusement, s'il n'avait pas été imbu des phobies du colonel Magnier, c'est-à-dire hanté par l'idée que l'armée française était « au-dessous de tout », — c'était son expression favorite, — et si, d'autre part, il était entré en campagne avec sa compagnie, à lui, qu'il avait formée amoureusement, qu'il avait instruite avec un soin de tous les instants et qui était imbue de sa doctrine. Il l'aimait et il était aimé d'elle. Il en aurait obtenu des résultats merveilleux, sans aucun doute, car il en obtint d'excellents avec une troupe qu'il ne connaissait pas et dont il prit le commandement pour la conduire au feu.

J'ai trop souvent appelé l'attention — ici même — sur les erreurs d'organisation de l'armée française, ces erreurs ont produit des résultats trop criants, hélas ! pour qu'il soit besoin d'insister sur la fausse conception des régiments de réserve constitués au dernier moment et auxquels rien ne pouvait donner de la cohésion, si ce n'est un égal sentiment du devoir patriotique, un égal courage, un égal dévouement.

Mais, outre qu'elles ne remplaçaient pas ce qu'il y avait d'insuffisant dans l'instruction militaire et purement technique, ces belles qualités individuelles avaient besoin d'être mises en

œuvre par des cadres au courant de leur métier et habitués à faire converger leurs efforts. Or, les gradés ignoraient les règles professionnelles les plus élémentaires et ils n'étaient pas unis entre eux par l'intimité qu'on acquiert en vivant ensemble. Venus d'un peu partout, ils étaient en état de suspicion mutuelle plutôt qu'en sympathie. La correspondance de Balédent avec un de ses anciens camarades en fournit mainte preuve ¹ :

24 août 1914.

Je suis très navré de tout ce que je vois.

Quant à ma compagnie, au bataillon, au régiment, j'ai l'impression que ces troupes n'ont jamais fait de service en campagne. Aujourd'hui, nous subissons les fautes commises : il n'y a plus de maniement d'armes, mais des patrouilles, des avant-postes, des déploiements, etc. Et tous ces gens-là, gradés compris, ne connaissent pas le premier mot de tout cela.

24 septembre 1914.

Ici, nous ne savons rien. Personnellement, je suis encore plus isolé, attendu que je suis dans un régiment où je ne connais personne, et que l'on me tient à l'écart.

J'ai déjà essayé de les conseiller, mais ces gens sont inertes.

24 janvier 1915.

J'en vois, de tristes choses. Et puis, tous les cadres !... Ils sont mauvais, même des officiers de l'active bien intentionnés.

.....

Je conserve mon moral. Il faut en avoir, mon cher ami, pour vivre dans ce milieu de mort, avec un commandement supérieur inepte, qui se rengorge plus qu'en temps de paix, qui ne travaille que sur des croquis, avec des officiers subalternes nuls, avec des cadres nuls, et des hommes apathiques... Triste !... J'ai encore deux preuves à citer, de cette nuit.

J'essaie de donner de l'impulsion à tout ce monde, mais c'est bien dur.

1^{er} avril 1915.

Croyez-vous que nous ayons rattrapé notre retard ? Mais, mon pauvre ami, les réflexes de guerre, cela ne s'improvise pas ! — On les a en temps de paix, et on les perfectionne en temps de guerre ; mais, si on ne les possède pas, comment voulez-vous les améliorer ou les acquérir ?

On reconnaît là, sans doute, le pessimisme (ou, plus exactement, le ronchonement) systématique du colonel Magnier. Jamais Balédent n'est satisfait. Il avait pris une telle habitude

¹ Les circonstances ont fait que, ayant longtemps ignoré nos situations respectives, nous ne nous sommes pas écrit pendant les premiers mois de la guerre.

de tout critiquer, le dénigrement était devenu chez lui si instinctif que, dans son carnet de campagne, on trouve souvent des phrases comme celles-ci : « Je dois avouer que c'était bien. Je suis forcé de le reconnaître. » A priori, tout ce qu'on faisait lui paraissait devoir être mal.

Ce carnet de campagne, dont il m'a donné mission de publier des extraits, je n'en pourrais faire paraître, on le devine sans peine, la plus grande partie, tant le ton en est violent. Une exaspération constante inspire toutes les pages, ce qui lui enlève un peu de sa valeur, parce qu'on est amené, — à tort, je crois, — à en suspecter l'impartialité.

Il a un autre défaut, qui ne laisse pas d'être fâcheux.

Balédent notait au jour le jour les événements auxquels il avait participé, les faits dont il avait été le témoin. Et, avec sa passion pour l'enseignement, il les commentait pour en tirer des leçons. Mais, la plupart du temps, il ne disposait pas du loisir nécessaire pour entrer dans ces développements. Aussi, en général, se bornait-il à enregistrer les faits, en laissant sur le cahier une demi-page, ou une page entière, parfois davantage, selon qu'il prévoyait que son commentaire aurait besoin de cet espace. Et c'est pendant les repos, quelques jours après, qu'il reprenait l'événement et en rédigeait l'étude critique, sauf à ne pas trouver suffisante la place qu'il s'était réservée. On trouve donc, sans qu'il soit bien facile d'en faire le départ après coup, un mélange d'impressions immédiates et de réflexions ultérieures. Il arrive naturellement que celles-ci se ressentent de ce qui s'est passé dans l'intervalle.

Les lettres dont je viens de citer quelques fragments ont cette supériorité d'être sinon tout à fait spontanées et de premier jet, du moins encore toutes chaudes de l'action, parce qu'écrites très peu de temps après.

On y voit que, dès le-début, Balédent conservait « peu d'espoir » : c'est l'expresssion qu'il employait le 24 août. Le 13 septembre, pourtant, même avant de connaître la victoire de la Marne, il convenait que nous pouvions compter sur le succès. Il disait, en effet :

Nous les aurons parce que les Anglais sont là.

.....

Cette guerre durera plus longtemps qu'on ne pensait. Les Allemands me paraissent avoir tout prévu, sauf l'impondérable. Et c'est cet impondérable qui les perdra.

Il ne cesse d'ailleurs d'admirer leur force, leur sens pratique, leur matériel, la façon dont ils ont compris le principe de la nation armée.

23 septembre 1914.

Je les ai vus de près ; ils sont merveilleusement organisés, vous pouvez m'en croire : nous n'arrivons pas à leur talon.

En tactique, ils manœuvrent comme des pieds : c'est entendu. Mais ils ont des masses à nous opposer ; et nous, nous n'avons rien.

J'attends la fin de la guerre sans inquiétude, grâce à l'appui des Anglais.

Ceux-ci lui inspirent d'abord une entière confiance.

2 novembre 1914.

C'est un peuple formidable, qui ne reculera devant aucun effort d'argent et d'hommes pour obtenir la victoire. Mais ce sera long, terriblement long ; car les autres aussi sont tenaces.

6 février 1915.

Les Anglais sont un peu là. Si vous voyiez, mon ami, le matériel de ces gens, vous diriez : « Voilà une force qui passe ! » Des autos, et des autos, et encore des autos, et toujours des autos : c'est inouï !

Il est vrai que, en voyant de plus près les officiers et la troupe, il constata combien ils étaient mal préparés à la guerre, et, avec sa promptitude de jugement habituelle, il déclarait, le 7 mars : « On ne peut compter sur eux en aucune circonstance. » Mais ces revirements sont le fait des gens tout d'une pièce, qui manquent d'élasticité et que le moindre choc fait rebondir.

Sur la façon dont la guerre aurait dû être conduite, sa pensée subit des fluctuations analogues. Il ne croyait qu'à la manœuvre. C'est à elle qu'il a consacré presque toutes ses publications, c'est sur elle que s'est porté l'effort de son enseignement. Il se plaisait à étudier les moindres détails d'une opération, telle que l'exécution d'une réquisition, la garde d'une colonne de prisonniers, la destruction d'un ouvrage d'art. Il excellait à résoudre les petits problèmes tactiques, et il leur attribuait une importance prépondérante. Sa surprise avait été grande de voir les Allemands manœuvrer « comme des pieds », comme il disait, entendant par là qu'ils ne s'amusaient pas à ces « figonages », et qu'ils agissaient par masses.

Aussi reprochait-il à nos grands chefs (lettre du 2 septembre) d'avoir « mené la bataille parallèle dans toute son horreur, comme ils l'ont toujours fait aux manœuvres. Ils n'ont pas su se constituer une masse pour faire brèche en un point donné ; ils n'ont pas su couvrir leurs flancs par des détachements d'aile. Ils connaissaient la tactique allemande, et ils n'ont pas su parer les coups parce qu'ils n'ont pas attaqué. »

Les événements ne devaient pas tarder à modifier sa confiance dans l'offensive. Peu à peu sa conviction évolua. Au bout de trois semaines déjà, il blâmait le commandant de l'armée à laquelle il appartenait de faire « paraître des notes excellentes, mais qui ne nous concernent pas : elles ne sont intéressantes qu'au point de vue tactique de champ de bataille, alors que nous faisons de la guerre de position. » Ce n'était d'ailleurs pas que la stabilisation des fronts et la vie dans les tranchées lui plussent. Loin de là :

27 octobre 1914.

Ici, nous habitons en face de l'ennemi, à quelques centaines de mètres, dans une tranchée profonde et étroite comme nous savons maintenant en construire. J'y vis avec de la viande froide ; j'y bois du café froid. Je n'ai pas de cabinet de toilette : je ne me lave donc pas. Je dors sur un peu de paille enroulé dans une couverture... Depuis le 16, je n'ai vu figure humaine ; je ne me suis pas déshabillé. Je ne vous cache pas que j'en ai assez. Mon rôle se borne à dire : « Approfondissez cette tranchée. Prolongez ce boyau. Etc. »

2 novembre 1914.

Les Russes vont trop lentement. Ceux qui souffrent dans les tranchées, mon pauvre ami, demandent que ça aille vite. C'est une vie épouvantable. Il faut avoir une santé de fer pour résister à un pareil régime surtout lorsqu'on commence à prendre de l'âge. 40 ans ! Les hommes que nous avons n'ont pas 30 ans, ou à peine : ils sont en pleine force. Déjà, à 40 ans passés, comme nous, c'est dur. Certains capitaines ont même 50 ans.

Pour moi, je ne me plains pas : vous savez que je suis solide et dur à la fatigue. Toutefois, j'étais bien fatigué dans les cuisses — plus qu'en revenant de Coucy — après huit jours de tranchée, c'est-à-dire après huit jours de position en chien de fusil. Maintenant, les muscles sont faits à cette position, et ça va. Mais je me demande si nous saurions faire une étape. Nous ne faisons pas 500 mètres par jour. Je dis 500, c'est pour dire quelque chose. On ne fait que le voyage de sa place à la feuillée.

13 décembre 1914.

En face de nous, les Allemands sont terriblement fortifiés. Vous saurez qu'ici nous sommes nez à nez : à un endroit, à 15 mètres !

Je suis entre Ypres et Menin, dans le parc du château de Héroutage, et l'endroit où nous sommes en contact, ce sont les anciennes écuries du château. C'est très curieux, cette situation ! Nous marchons sur Veldock à la sape. On progresse comme cela petit à petit. Voilà ce que nous faisons. Ce n'est pas demain que nous serons à Berlin en taupinant de la sorte ! Le reste des tranchées est à distance variable, jusqu'à 200 mètres. Vous n'auriez jamais pensé à pareille situation, ni moi non plus. On s'observe à travers des décombres, des trous laissés par les briques.

En résumé, les Allemands tiennent bon et nous sommes incapables de les déloger.

16 décembre 1914.

Vous m'apprenez la mort de ce brave Mabille. Il a dû être imprudent. En face d'hommes armés jusqu'aux dents, cachés dans des trous, on ne doit plus agir comme devant les apaches de Saint-Quentin. Or, je suis certain que ce brave Mabille s'est lancé dans la fournaise sans précaution.

Si, dans l'ensemble, la guerre est un acte de force, dans le détail c'est une guerre de ruses. Or, Mabille avait toutes les qualités pour faire la guerre de ruses ; mais, trompé par les théories néfastes de ces derniers temps, qui ont abouti au règlement de 1914, il a cru à l'offensive, poitrine découverte. C'était un naïf...

12 janvier 1915.

Quant à notre offensive du 14 au 20 décembre, nous avons échoué piteusement. Et il n'y a pas de raison pour que nous ayons plus de chance dans quelques mois.

17 janvier 1915.

L'offensive générale a été prise sur tout le front, du 14 au 17. Partout nous avons échoué ou gagné si peu avec énormément de pertes — preuve : l'affaire Mort-Mare du 232^e, — que cela ne compte pas. Je dis même qu'il aurait mieux valu rester tranquilles ; car, si nous n'avons pas subi d'échecs matériels, — exceptons les pertes, — nous avons subi un échec moral grandiose qui a démontré notre impuissance. Fait grave et significatif dont il faudrait que le public se rendît compte.

26 janvier 1915.

Ce matin — 7 heures — les obus sifflent terriblement. Leur détonation stridente, derrière les côtes, finit par vous énerver.

D'autant plus que l'on sent que tout cela ne signifie rien : on fait du bruit... et c'est tout.

L'issue de la guerre n'est pas là. On tue du monde, en ce moment, pour attendre que les diplomates aient fait leur besogne. Dépêchez-vous, messieurs !

Car c'en est fini : nous ne renverserons pas leur ligne. Les essais tentés ont produit de véritables hécatombes et des échecs.

26 mars 1915.

... On dit et on répète que, fin mai, ces messieurs seront mis hors de France ! Je veux bien ; mais je me demande comment on fera.

Cette offensive en Champagne coïncidait avec une attaque russe, et, pour pallier l'échec, on a dit que ce n'était pas encore ça, l'offensive générale, tout comme en décembre.

Et, pourtant, une belle circulaire est parue, disant : « Notre victoire est certaine ; leurs canons ne portent plus, etc., etc. » Ceux qui viennent d'attaquer en Champagne ne doivent pas dire cela.

Le 46^e, mon pauvre ami, a été surpris en janvier et a perdu la totalité de ses effectifs. En mars, il vient d'attaquer Vauquois où il vient encore de perdre 600 hommes, dites-vous. (On m'a annoncé davantage.) Ce pauvre 46^e ! Il est comme les autres, chaque fois qu'il attaquera, il échouera...

... Vous ne savez pas ce qu'est une tranchée ; vous n'en avez aucune idée ; alors, vous croyez qu'on peut s'emparer de lignes successives comme cela !... Quelle erreur !

1^{er} avril 1915.

... On a appliqué le règlement de 1914, qui ne tenait aucun compte du feu, du terrain. On marchait, on marchait toujours...

10 avril 1915.

L'affaire des Hurlus ! Je ne savais pas qu'elle nous eût coûté aussi cher, au point qu'il a fallu l'arrêter. Je vous ai du reste, écrit mon sentiment à ce sujet : une offensive sur des tranchées adverses est absolument impossible. Vous pouvez m'en croire...

... Si on est passé à la guerre d'usure, on a eu raison. Inutile de sacrifier du monde.

On aurait tort de s'imaginer que la prudence de Balédent cachât la moindre pusillanimité. Il était extrêmement brave, et il n'a pas cessé de donner l'exemple de l'impassibilité en face du danger. Aussi avait-il inspiré à ses hommes une telle émulation de courage que, lorsque son ancienne compagnie fut décimée, les rares survivants traduisirent leurs impressions par cette phrase : « Le capitaine Balédent aurait été content de nous ! » Ils avaient été soutenus par le désir d'être dignes de leur ancien chef et de mériter son approbation.

Il avait quitté le commandement de sa compagnie de réserve, fin novembre 1914, pour aller, croyait-il, prendre celui d'un bataillon, dans un régiment actif. A l'arrivée, on le mit à la tête d'une simple compagnie ; aussi engueula-t-il de première — ce sont ses expressions textuelles — le général qui lui donna cette affectation. Mais, six heures après, le chef de bataillon était tué, et il était appelé à le remplacer au pied levé. Il s'acquitta si bien de cette tâche que son colonel le maintint à titre définitif dans les fonctions que le hasard lui avait fait occuper temporairement. Il devait d'ailleurs être tué à son tour lorsqu'un autre hasard l'avait mis, comme simple capitaine, à la tête du régiment.

Deux fois, déjà, il avait été blessé, très légèrement d'ailleurs. Il écrivait dans sa lettre du 27 octobre 1914 :

Deux obus sont venus tomber dans mes tranchées. L'un si près de moi qu'il tua mon lieutenant et blessa six hommes. Un éclat dans le dos et sur la main, et je m'en suis tiré. Mais quelle brûlure!!! Blessures si peu graves que cela ne compte pas. Celle dans le dos n'est pas encore cicatrisée.

Le 10 janvier 1915, il était atteint au pied par un éclat de shrapnel, pendant que, chargé d'organiser la défense de la position, il avait été reconnaître le terrain. Le passage de la lettre où il raconte cet incident mérite d'être reproduit :

Me voilà encore indemne. Mais, vous savez, ce n'est pas drôle de vivre ainsi en perpétuelle vision des balles et des obus à récolter. Les nerfs ont des limites, surtout lorsqu'on a souci du commandement.

Et puis, si vous saviez ce que l'on nous demande ! Mais c'est pis qu'en caserne ! Depuis quatre jours, j'ai fourni au moins six croquis. Et tout le temps, à jet continu ! Et des notes d'urgence ! La paix n'a rien de comparable. Ce matin, tenez : « Répondre d'urgence si les hommes de renfort arrivés il y a trois jours ont besoin d'une ceinture de laine ou d'un jersey en plus de la ceinture de flanelle réglementaire. » Or, les compagnies sont dans les tranchées, en première ligne, à dix mètres des Allemands !

Le 5 février, il recevait la croix des mains du généralissime, en présence de tout le 20^e corps, avec le libellé suivant : « *Plein d'énergie, plein d'entrain ; a toujours rempli avec intelligence les diverses missions qui lui ont été confiées.* » Un mois après il accomplissait une opération qui obtenait les honneurs du communiqué : dans la nuit du 4 au 5 mars, il s'emparait d'une tranchée au sud-est d'Ypres. Voici en quels termes il narre ce petit fait d'armes :

Deux trous de mine creusés aux extrémités, une explosion suivie d'une attaque et ce fut tout.

Quelle triste chose de voir cela. Les malheureux qui étaient dans la tranchée en face ont sauté mieux que des crêpes. L'un a été retrouvé mort à 200 mètres de là. Les autres sont restés ensevelis dans les ruines. On a pu en sauver sept qui criaient en râlant : « Camarades, pitié ! » C'était lugubre, d'entendre ces cris de détresse dans la nuit.

Je m'arrête sur cet incident, car il me faudrait au moins une quinzaine de pages pour le narrer en ses détails.

Le commandement a été au-dessous de tout, en cette affaire. J'ai reçu au moins cent coups de téléphone. Je n'étais pas parti que l'on me rappelait ! Etc. Inouï ! Et ces gens étaient à six kilomètres à l'arrière ! Ils avaient tous perdu la tête. Heureusement

que je les ai envoyés promener et que j'en ai fait à ma tête. J'ai réussi, et j'ai perdu peu d'hommes : une dizaine au plus (trois tués et sept blessés).

On remarquera l'émotion avec laquelle ce soldat énergique s'apitoye sur les victimes de la guerre. Jamais un mot de haine contre l'ennemi, sur le compte duquel il s'exprime toujours avec la plus correcte déférence, le plus souvent avec la plus sincère admiration. Je ne résiste pas au désir de transcrire les passages que voici, et qui peignent bien la bonté de son âme :

13-24 septembre 1914.

L'horrible chose, c'est de voir un champ de bataille. J'ai vu Loisy-Sainte-Geneviève : c'était effrayant. Encore à cet endroit, j'ai vu ce que l'on ne verra pas sur un grand champ de bataille : cinquante hommes tués sur un espace de terrain grand deux fois comme une grande salle à manger. C'étaient des pionniers allemands que l'on avait lancés contre des réseaux de fil de fer. Les malheureux s'y sont portés en masse ; ils ont été surpris par une rafale, et ils sont tous morts. C'était horrible. Il faut être fou, vous m'entendez, pour jouer ainsi de la vie des hommes...

...On n'en verra pas davantage dans le Nord. Et il fallait voir tous ces hommes couchés : les uns assis, les autres à moitié relevés. Un autre se faisait un pansement. Etc. Quelle tristesse ! Et l'expression de frayeur sur ces visages !... C'est la guerre ; mais ce n'est pas beau.

On devine combien, avec de tels sentiments, il devait être ménager de l'existence de ses hommes. Aussi lui en étaient-ils profondément reconnaissants. Et je n'en saurais donner une meilleure preuve qu'en citant le récit de ses derniers moments fait par un simple sergent de son régiment :

Nous étions au repos, à Beaufort, lorsque vint l'ordre de nous embarquer en auto pour la Belgique.

Arrivés dès le lendemain matin aux environs de Stenstraete, sur les bords du canal de l'Yser, nous prenons immédiatement¹ le

¹ Ces détails ne sont pas absolument d'accord avec le carnet de notes trouvé sur Balédent, et dont voici les deux dernières pages.

25 (avril 1917) dimanche.

C. A. Pluie la nuit ; assez beau temps. Ordre de partir en autobus à 13 heures pour destination inconnue. A 13 heures, nous avons 3 heures de retard. Nous nous transportons sur Cromberg par Lillers, Saint-Venant, Hazebrouck. Voyage peu agréable. Automobilistes peu causeurs. Ils revenaient de Verdun et du camp de Châlons.

Il paraît que la dépense coûte 1 fr. par kil. — Ça ferait 1.000.000 pour la division.

26 lundi.

C. A. Brouillard ; beau temps la matinée. Arrivée à Cromberg. Aucun ordre. On forme le bivouac, et on attend des ordres. On ne sait que faire. On pense à attaquer. Le service médical s'y oppose, n'ayant aucun moyen pour soigner les blessés. Le train de combat et le train régimentier sont amenés par trains spéciaux. La matinée se passe en pourparlers.

chemin des premières lignes qui, comme vous devez le savoir, avaient été reculées à la suite de la poussée allemande. L'objectif donné au régiment était la reprise de la tête de pont occupée par les Allemands.

Le régiment dut prendre en plein jour le chemin des premières lignes.

Le capitaine Balédent (il avait pris le commandement du régiment, et le colonel celui de la brigade), tout à fait opposé à cette façon de faire, dut se conformer aux ordres donnés, et cette première manœuvre, qui se serait faite de nuit sans aucune perte, nous coûta du premier coup, sans avantage, la mort de 150 à 200 hommes.

Dès le lendemain, notre colonel, dont les idées au point de vue tactique étaient encore à ces charges à la baïonnette inconsidérées qui nous ont valu tant de pertes depuis le début de la campagne, voulut mettre à exécution son plan favori.

Le capitaine Balédent vous avait sans doute parlé dans ses lettres de ses interminables discussions avec le colonel, lui dont précisément les idées de tactique étaient opposées : il plaçait en effet la préparation savante et l'exécution prudente comme seules choses pouvant donner un résultat appréciable avec le minimum de pertes. Pendant le repos que nous venions de prendre, et chaque fois que l'occasion s'en était présentée, il n'avait jamais manqué de soutenir ses principes avec l'énergie que vous lui connaissez. Il tenait, en effet, avant tout, à la vie de ses hommes.

Il s'opposa donc de toutes ses forces à ce que l'on nous fit charger inconsidérément. La position ennemie était défendue par des quantités de mitrailleuses, et, si l'élan et le courage peuvent avoir raison d'une poignée d'hommes, ils se brisent inutilement contre ces engins qui fauchent sans merci et que, seules, de longues et savantes préparations d'artillerie peuvent réduire au silence.

Il reprit une fois de plus — et, cette fois, dans une circonstance tout à fait tragique, — la discussion sur ce sujet ; mais, comme toujours, il ne put avoir raison de l'obstination du colonel.

L'ordre d'attaque fut donné malgré lui, et contre sa volonté. Le résultat en fut, comme vous devez le penser, déplorable : après une ou deux sorties, dont quelques hommes seulement revinrent, le colonel reconnut la gravité de la faute commise. C'est alors que, accompagné du capitaine Balédent, il voulut se rendre compte, d'une façon plus nette, de la situation. (Au dire de certains, qui l'ont vu, ce fut par désespoir, en considérant le résultat de sa manœuvre, qu'il partit pour tâcher de trouver la mort.) Il partit, en effet, dans un endroit des lignes complètement pris en enfilade par les mitrailleuses, et, pour mieux voir, ne cessa de passer la tête sur le parapet. Ce qui devait arriver arriva... Il tomba, la mâchoire fracassée.

Quant au capitaine Balédent, il était allé reconnaître une autre partie du secteur. Il n'avait cessé, depuis le matin, d'étudier la position, passant et repassant, avec le mépris du danger qui lui était coutumier, dans les endroits les plus dangereux. Il venait, une minute auparavant, de dire au capitaine Richer, qui voulait l'accompagner : « Non, reste là. Cela fait plusieurs fois que tu viens avec moi. Tu finiras par te faire toucher. »

Ce fut lui, le malheureux, qui reçut la balle (au ventre, je crois). Un homme se précipita et voulut lui faire son pansement. Il refusa et continua à marcher. « Ce n'est rien », dit-il. Cependant, quelques mètres plus loin, il se sentit faiblir et tomba. On envoya chercher

en hâte des brancardiers, tandis que, voulant vaincre la douleur jusqu'au bout, il protestait : « Non ! Ce n'est rien... Je n'ai pas besoin de brancard : je n'en veux pas. » On l'adossa contre le parapet, et je ne sais s'il se sentit faiblir, mais il causa avec une personne (que je n'ai pu revoir, mais dont je vous écrirai le récit aussitôt que je l'aurai vue), jusqu'au moment où il perdit connaissance ¹.

Inutile de vous dire combien sa mort affecta tout le régiment. Il est certain que, s'il avait été écouté, les 1400 hommes que nous avons laissés inutilement en Belgique ne dormiraient pas leur dernier sommeil sur les bords de l'Yser. Encore actuellement, que nous avons un commandement incertain, il ne se passe pas de jours que l'on n'entende les hommes dire : « Ah ! si nous avions le commandant Balédent ! » C'est, il me semble, la meilleure oraison que des hommes puissent faire à un chef.

Il était, en effet, très bon pour les hommes, accommodant le maintien de la discipline avec les épreuves du moment, toujours prêt à réparer l'injustice, surtout quand elle venait d'en haut, et — par-dessus tout — aussi économe des forces et de la vie des soldats qu'il l'était peu de la sienne. Il laissera un regret éternel à ceux qui l'ont connu, et pour moi, qui fus à même de le connaître et de l'apprécier, je puis vous assurer que je conserverai de lui un éternel souvenir mêlé de regrets et de gratitude.

Une lettre comme celle qu'on vient de lire suffit à faire juger un officier. Cependant, elle ne fait pas connaître assez à fond l'homme et l'écrivain. Il y aurait à parler de la psychologie de Balédent, et de son œuvre. Mais je pense que la publication de son carnet de campagne m'en fournira une occasion, et c'est avec l'espoir de le retrouver ainsi que je quitte aujourd'hui cet excellent officier, en qui j'ai trouvé — et la *Revue militaire suisse* aussi — un excellent camarade.

EMILE MAYER.

Lieutenant-colonel E. Manceau.

¹ Il s'agit probablement d'un aumônier « entre les bras duquel, m'écrivit un officier du régiment, il a rendu le dernier soupir, mourant très chrétiennement, après avoir causé plus de deux heures avec lui ».

